

# LE QUOTIDIEN

**DERNIERS COUPS DE CŒUR D'AVIGNON. ALORS QUE LE FESTIVAL IN A TIRÉ SA RÉVÉRENCE, LE OFF SE POURSUIT ENCORE JUSQU'À LA FIN DE LA SEMAINE. DERNIÈRE CHANCE DE VOIR QUELQUES BONS SPECTACLES.**

**PARMI LE MILLIER DE SPECTACLES PRÉSENTÉS À AVIGNON CET ÉTÉ, NOUS AVONS RETENU QUELQUES PERLES QUI MÉRITENT QU'ON S'Y ATTARDE. ZOOM SUR LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES ET SUR UN *RHINOCÉROS* TRÈS EXOTIQUE.**

On l'a déjà dit ici, faire une sélection dans l'épais programme avignonnais relève du casse-tête chinois. Une des portes d'entrée pour se diriger vers une pièce peut être l'affection que l'on porte à un auteur. Eugène Ionesco est de ceux-là et la bonne réputation du théâtre des Halles a fait le reste pour aller voir *Rhinocéros*, mis en scène par Alain Timar avec neuf comédiens et un musicien coréens. L'opéra nous ayant largement démontré que le surtitrage est une façon efficace de faire comprendre des textes en langue étrangère, voir une pièce en coréen n'est pas problématique.

C'est même une excellente voie d'approche pour ce joyau du théâtre de l'absurde créé en 1959. Ionesco utilise le pachyderme comme métaphore de la transformation d'une société où chacun ressemble à son voisin, et où la survenue de l'étrange (ce rhinocéros) amène tout le monde à basculer dans la bestialité sans questionnement, sans résistance. Seul Bérenger va résister à l'implacable transformation, et fini seul, debout, dernier rempart de l'humanisme face à la barbarie. Le décalage produit par la langue ajoute non seulement à l'absurde, mais à l'étrangeté de la situation.

Si Ionesco avait connu le joug communiste et la guerre, et que la vague de transformation de ses personnages exprime sans équivoque la folie collective du fanatisme, Alain Timar place sa mise en scène dans une entreprise comme il en existe tant où le conformisme ambiant va de la tenue à la manière de parler. Il a choisi de ne pas rendre visibles ou physiques les transformations de ses employés modèles en costume et tailleur pour mieux nous faire ressentir que le suivisme est d'abord une affaire intérieure, invisible et que chaque mot ou idée peut devenir un acte de résistance.

La troupe de neuf comédiens est admirablement dirigée pour une mise en scène claire, précise, millimétrée, qui tient parfois de la chorégraphie. Les déplacements, la gestuelle et les intonations sont tout à fait convaincants et la présence sur scène d'un musicien omnipotent souligne admirablement chaque phrase, ponctue les temps forts et ajoute à la poésie de l'ensemble. Enfin, c'est par un jeu de miroir qu'il interroge le spectateur sur sa propre capacité de résistance et nous oblige à réfléchir sur nos propres contradictions.

## **PERSONNAGES AMBIGUS.**

Dans un autre théâtre, au Petit Louvre, c'est la Compagnie des Dramaticules qui monte un autre classique de Ionesco : *Macbett*. Cette compagnie, créée en 2002, concentre son travail sur l'acteur « comme potentialité musicale, sonnante et dissonante, vibrante et détachée ». Voulant éviter les écueils du lyrisme, du cabotinage et du « faire comme » (comme dans la vie quotidienne, comme un présentateur télé, comme un doubleur de dessin animé...), Jérémie Le Louët, le fondateur et directeur de la compagnie, interroge sans cesse les notions d'interprétation et de représentation.

Aussi, son *Macbett* joue de ces contradictions et de l'ambiguïté intrinsèque des personnages et des acteurs : être grotesque sans verser dans la caricature, user de psychologie sans sensiblerie et prendre de la distance tout en étant présent. Pour y répondre, le metteur en scène a « élaboré avec les acteurs des partitions musicales et rythmiques » tout en découpant le texte pour « créer des variations d'intensité brutales et décalées ». Il joue de l'espace scénique comme d'une plaine de jeu où les acteurs se changent à la vue du public (ils sont sept pour les 20 rôles de la pièce) et où divers objets mobiles symbolisent tantôt un trône, tantôt un autel...

Le plus fort dans cette mise en scène est le rythme imprimé par les acteurs qui réussissent tour à tour à murmurer, proférer, hacher, brutaliser, chanter, renier, vociférer le texte de Ionesco.

Le même Jérémie Le Louët joue et met en scène *Le Horla*, conte fantastique de Maupassant où il est question d'apparition, de fantôme et finalement de dédoublement de l'être. Jouant à un nouveau sur ruptures de phrasé, passant du chuchotement au cri, brisant sans cesse les rythmes pour mieux faire ressentir le mal-être du personnage, il excelle dans ce texte sombre et affolant. La création lumière (de Jean-Luc Chanonat, qui mérite réellement d'être cité) ajoute une dimension à la fois poétique et inquiétante, inventant des ombres, créant des halos, magnifiant les traits... Une grande réussite à voir au théâtre Le Petit Chien.

**FRANCE CLARINVAL - LE QUOTIDIEN - JUILLET 2010**